

Claude Le Bouthillier le psychologue devenu écrivain

André Vanasse

Numéro 162, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (2016). Claude Le Bouthillier le psychologue devenu écrivain. *Lettres québécoises*, (162), 7–9.

Claude Le Bouthillier le psychologue devenu écrivain

Claude Le Bouthillier pouvait-il imaginer qu'il recevrait rien de moins que l'Ordre du Canada en 2009, pour souligner sa carrière exceptionnelle d'homme de lettres et d'écrivain ? Non seulement a-t-il reçu cette insigne distinction, mais le gouvernement du Nouveau-Brunswick avait précédemment reconnu sa valeur nationale en lui attribuant, en 2000, le prix Pascal-Poirier pour souligner « l'œuvre de toute une vie dans le domaine littéraire ». En 2013, il remportait le Prix quinquennal Antonine-Maillet-Acadie-Vie, toujours pour l'ensemble de son œuvre.

Prix Champlain (1989) et Prix France-Acadie (1990) pour *Le Feu du Mauvais Temps* (XYZ éditeur) ; Prix Élouèzes (2000) pour *Le borgo de L'Écumeuse* (XYZ éditeur) ; finaliste pour le Prix Radio-Canada « Entre les lignes » (2002) pour son recueil de poésie *Tisons péninsulaires* (La Grande Marée), finaliste (2008) au Prix des lecteurs de Radio-Canada de même qu'au prix Ringuet de l'Académie pour *Karma et coups de foudre* (XYZ éditeur), Claude Le Bouthillier est, à n'en pas douter, une des figures marquantes de l'Acadie. *Lettres québécoises* tenait à souligner sa fructueuse carrière

André Vanasse — Il y a chez toi un double mouvement qui va du roman historique au roman qu'on ne peut pas qualifier d'autobiographique au sens strict du terme, mais qui est tout entier centré sur « l'intime ».

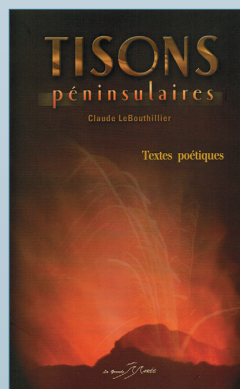
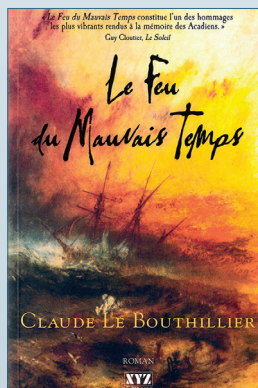
Tu as commencé par un roman au titre très explicite : l'Acadien reprend son pays. Le thème de la reconquête de l'Acadie constitue un thème récurrent chez toi. A-t-il été inspiré par la montée du nationalisme québécois ?

Claude Le Bouthillier — Absolument. Les frontières entre l'Acadie et le Québec sont artificielles. Un temps, l'Acadie fut sous la tutelle religieuse de Québec et, en raison de frontières mal définies, la quasi-totalité du Nouveau-Brunswick faisait plus ou moins partie de la Nouvelle-France. Mon enfance à Caraquet fut nourrie par la radio de CHNC New Carlisle — en fait le village de René Lévesque, qui naquit à l'hôpital de Campbellton — et par la télévision du mont Carleton, CHAU-TV. La plupart des familles acadiennes avaient un ou plusieurs de leurs membres à Québec ou à Montréal. Nous étions tous hypnotisés par les chansonniers québécois, et cette montée du nationalisme chez nos « frères » d'à côté était porteuse d'espoir. D'ailleurs, *L'Acadien reprend son pays* caressait l'idée du pays prôné par le Parti québécois, à la différence près que le Parti acadien revendiquait une province, ce qui dans le contexte acadien était déjà un exploit.

A. V. — Dès ce premier roman, l'intrigue est marquée par un événement de taille : un groupe de patriotes prend le pape en otage pour demander l'indépendance de l'Acadie. J'ai toujours été étonné par cette vision pour le moins inattendue et amusante. Que le pape soit au cœur de ce roman d'anticipation a de quoi surprendre.



Pourtant, l'intervention ou l'insertion papale dans tes trames narratives constitue un thème qui t'est cher puisque « Sa Présence » est attestée dans d'autres romans. Comment expliques-tu cette intrusion inattendue comme point d'ancrage du destin de l'Acadie ? Pourquoi cette force quasi supraterrrestre ? S'agit-il d'un vœu pieux comme si l'intervention papale était la seule solution à la libération de l'Acadie ?



C. Le B. — Les années soixante témoignaient de l'effervescence planétaire des baby-boomers ; tout était possible, tout était permis. Au Québec, le mouvement nationaliste parlait d'un pays. Cela nous inspirait ; nous voulions au moins un territoire, une province et *L'Acadien reprend son pays* servait ce but. Mais comme je tenais à y introduire une dimension internationale et puisque la religion avait joué un rôle de premier plan en Acadie, quoi de plus percutant que l'intervention du pape ? Je n'oubliais pas non plus que l'étoile d'or sur le drapeau acadien symbolisait la Vierge, l'Étoile de la mer, et montrait la force des croyances religieuses. Un temps, j'avais jonglé avec l'idée d'enlever la reine d'Angleterre, mais le symbole et la caution morale que représentait un pape m'étaient apparus plus pertinents. Après la Conquête, le seul petit brin de pouvoir était représenté par les prêtres. Les Irlandais — comme les Acadiens — étaient esclaves des Anglais en plus d'avoir perdu leur langue et s'étaient rabattus sur le pouvoir catholique en ayant des évêques. Pendant quasiment un siècle, nous avons lutté pour avoir un évêque acadien, ce qui pouvait aussi nous aider à préserver la langue. Et faire un pied de nez à Londres, car il dépendrait de Rome. Thème récurrent que la religion, puisque mon dernier roman, *Tuer la lumière* — un thriller policier / religieux —, raconte une histoire dont une partie importante se déroule dans les hautes sphères du Vatican.

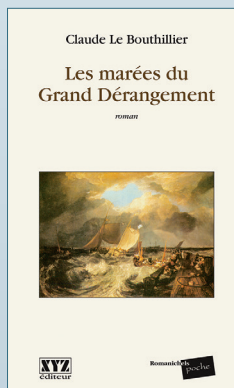
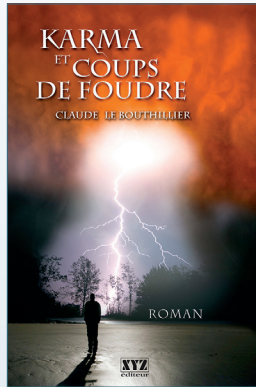
A. V. — Ton roman le plus célèbre est sans conteste Le Feu du Mauvais Temps. Publié d'abord chez Québec Amérique, en 1989, il a connu un succès quasi immédiat. Il a été réédité en format poche, puis en anglais sous le titre Phantom Ships par la traductrice Suzan Ouriou (XYZ Publishing). Peux-tu en dire plus long à ce sujet ?

C. Le B. — Il s'agit quasiment d'un roman sur le roman : la recherche, la fine ligne entre histoire et fiction, les obstacles et les sueurs froides... Mais la passion était constamment au rendez-vous, au point que j'ai « sacrifié » un emploi d'avenir... Enfant, j'avais comme version de l'histoire des Acadiens le long poème épique *Évangéline* de Longfellow. On y assistait, durant les Déportations, aux pérégrinations sans fin d'Évangéline et de Gabriel, qui se cherchèrent toute leur vie à travers l'Amérique. Et on y trouvait cette forme de résignation qui allait de pair avec le sentiment d'être des victimes qui ont tendu l'autre joue. Cela me déplaisait viscéralement. Au fil de mes lectures, je constatai que pendant les 7 ans que dura la grande chasse, il y eut énormément de résistance, dont on ne parlait pas. Pas plus qu'on ne parlait de cette résilience qui exista pendant 50 ans, durant le va-et-vient que l'on retrouve dans *Les marées du Grand Dérangement*, la suite du roman *Le Feu du Mauvais Temps*. Je n'avais qu'à prendre les noms de famille qu'on retrouve en Acadie pour me rendre compte qu'il y avait eu résistance de tous dès les débuts : Belliveau qui s'empare du bateau qui déportait les Acadiens en Caroline, Beausoleil Broussard et ses exploits hors du commun — il y aurait eu un film hollywoodien s'il avait été un Américain —, les troupes de Boishébert et les réfugiés acadiens à partir du Camp de l'Espérance de la Miramichi, la participation d'Acadiens à la bataille des plaines d'Abraham, à la bataille navale de la Ristigouche sans oublier la guerre des corsaires après la capitulation, en 1760, de Lévis sur l'île Sainte-Hélène alors que la Déportation continua jusqu'en 1763 dans la baie des Chaleurs et ailleurs, etc. Je voulais parler de cette force, de cette résistance. Retrouver la fierté. Je voulais montrer aussi comment les Micmacs et les Malécites avaient contribué à cette guérilla et étaient demeurés nos alliés indéfectibles.

Ma saga historique — *Le Feu du Mauvais Temps* et *Les marées du Grand Dérangement* — a connu un réel engouement qui dure encore chez les Acadiens, au Québec et dans la francophonie canadienne. Mais pas au Canada anglais : tout s'est passé comme si cette histoire ne les rejoignait pas ou leur donnait mauvaise conscience. Difficile à savoir. Pourtant la traductrice avait fait un travail remarquable. *Le Feu du Mauvais Temps* édité pour la France ne réussit pas non plus à percer. L'Acadie avait été abandonnée en 1713 — cela continuait ! — et en dehors du cercle des Amitiés acadiennes de France, notre histoire suscita peu d'intérêt.

A. V. — Dans *Le Feu du Mauvais Temps*, nous sommes placés, encore une fois, dans ce que j'appellerais « l'univers magique ». Dès le début (p. 12), il est question de l'« origine mystérieuse » de Joseph, qui porte un tatouage fort bien dessiné près de son cœur. Quelques chapitres plus tard, Angélique — l'amoureuse de Joseph — lance en riant cette phrase étonnante et intrigante : « On dirait des armoiries, comme celles des nobles. J'ai toujours pensé que tu étais le fils bâtard d'un roi ou d'un prince. »

Étant donné que tu as fait des études universitaires en psychologie et non en littérature, je suppose que c'est dans la fréquentation des légendes et récits merveilleux que tu as puisé cette idée d'une origine mystérieuse et non dans les essais théoriques, entre autres celui de Marthe Robert, *Le roman des origines*, dans lequel elle traite



abondamment du bâtard et de l'enfant trouvé comme thème de toute première importance dans les romans des origines. L'idée que du sang noble coule dans les veines d'un manant se retrouve dans tes écrits. Peux-tu en dire plus long ?

C. Le B. — Mon père était un conteur. Il y avait souvent dans ses histoires le mystère des origines ; des origines nobles n'étaient donc pas exclues. Par exemple, le pêcheur gagnait le cœur de la princesse. Puisque je viens d'un pays « orphelin », ce thème des origines et l'accès au pouvoir légitime, à une certaine forme de noblesse m'est cher et ce sujet m'a toujours fasciné. Le pauvre ou l'orphelin, pour s'en sortir (comme le peuple aussi), soit par détermination soit par ruse, s'allie avec les puissants. Donc des personnages « ordinaires » qui arrivent à faire des choses « extraordinaires ». La tradition et les contes en Acadie le montrent alors que le paysan obtient un pouvoir inversement proportionnel à sa misère. Une façon de cultiver l'espoir...

A. V. — Je reviens à ma première question à propos des récits intimes. Je me suis demandé si tu avais lu la chronique que j'ai publiée dans *Lettres québécoises* (n° 38, été 1985, p. 18-19) où je faisais une critique avec des restrictions, mais élogieuse de ton roman *C'est pour quand le paradis*. J'y disais que je ne pouvais te reprocher ton manque d'expérience, mais que je trouvais dans ce roman des éléments fort intéressants. Je t'ai envoyé ce texte. Qu'en penses-tu ?

C. Le B. — Tu as raison dans ta chronique. J'aurais pu pencher davantage du côté de l'esthétique littéraire que de la vérité biographique. Ainsi, j'aurais pu davantage, à partir d'Ulysse, mon protagoniste — qui porte le même nom que celui de *L'Odyssée* d'Homère —, esquisser un portrait plus percutant de l'Acadie des années 1970 qui s'insère dans toute l'Amérique.

Le *je* est difficile à manier dans ce registre parce que j'étais trop proche du matériel sensible de ce roman largement autobiographique, ce qu'on nomme maintenant autofiction. D'autant plus que je tentais d'établir un parallèle entre la vie du héros et les influences multiples de la société acadienne. Mon diamant est resté à l'état brut, si l'on peut dire. Maturité « littéraire » et coaching auraient fait la différence.

A. V. — Quand tu as publié *Éros en thérapie*, je n'ai pas établi le lien avec *C'est pour quand le paradis*, mais après coup, je me rends compte que la question de dysfonctionnement sexuel lié à des intrusions infectieuses est reprise à l'identique dans *Éros en thérapie*. Est-ce un hasard ou une façon de réécrire *C'est pour quand le paradis* ?

C. Le B. — C'était effectivement une façon de reprendre ce roman, mais avec un regard différent et une plus grande expérience comme écrivain. Je pouvais aussi mettre l'accent sur certains aspects moins développés (ou pas du tout) dans *C'est pour quand le paradis*, comme le métissage amérindien en Acadie. De même *Éros en thérapie* met l'accent sur une cure miraculeuse par les thérapies alternatives et les médecines douces quand l'approche

traditionnelle est impuissante à trouver un remède à des problèmes chroniques qui touchent à la sexualité.

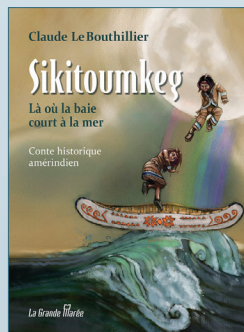
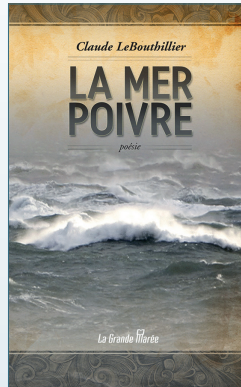
A. V. — Tu as publié, en 2015, *Tuer la lumière, un roman qui se présente comme une enquête policière et un thriller à la manière du Da Vinci Code. À l'évidence, ton travail de psychologue dans les prisons a été extrêmement utile pour la rédaction de la première partie, dans laquelle on tente de résoudre la quadrature du cercle : comment des meurtres peuvent-ils être commis dans des cellules fermées à clef ? Nous sommes donc plongés dans une intrigue qui ne cesse d'étonner, mais qui finira par être dénouée de la plus belle façon. La question est de connaître l'origine du ou des coupables. Encore une fois, il faut se déplacer jusqu'au Vatican pour avoir une réponse qui explique ces meurtres. C'est pour toi l'occasion d'en mettre plein la vue aux lecteurs sur les arcanes du Vatican. Cette fois-ci, ta vision de la papauté est très différente de celle que tu véhiculais dans tes écrits antérieurs. S'agit-il d'une nouvelle vision critique ?*

C. Le B. — Oui, au lieu de l'idéalisation précédente dans *L'Acadien reprend son pays*, c'est une vision très critique de l'Église pour évoquer la gangrène qui monte jusqu'au sommet. Bien sûr, c'est un peu l'éternelle bataille classique entre le bien et le mal reprise dans toutes sortes de variantes que l'on retrouve dans *Tuer la lumière*. Une vieille expression acadienne, qui existe aussi sous la forme *tuer la clarté*, pour nommer l'acte d'éteindre la lampe avant de se coucher en humectant le bout du pouce et de l'index pour saisir la mèche.

J'ai toujours été un peu estomaqué de voir l'influence de la Bible — tant l'Ancien que le Nouveau Testament — comme un socle où reposent les valeurs sur lesquelles s'est érigée toute la société occidentale. Même si bien des rituels ont disparu et que la ferveur religieuse s'étiolle, il reste que nous sommes toujours très influencés par cette prégnante morale qui sous-tend notre civilisation, sans trop réaliser en plus que tout cela vient de l'univers juif. J'ai aussi succombé, comme bien des écrivains, à ce courant de littérature populaire du thriller quoique, à leur façon, la grande majorité des écrivains des derniers siècles ont quasiment tous un roman de ce genre. Pour moi, il n'y a pas de genre mineur si l'on atteint un bon niveau littéraire.

A. V. — Tu as publié trois recueils de poésie aux éditions La Grande Marée : *Tisons péninsulaires* en 2001, *La mer poivre* en 2007 et *La terre tressée* en 2011. C'est plutôt étonnant. D'ordinaire, les écrivains signent de la poésie à leurs débuts avant de s'adonner au roman. Dans ton cas, c'est le contraire qui s'est produit puisque ton premier recueil a été publié presque vingt-cinq ans après la publication de ton premier roman.

C. Le B. — Bonne question ! Pourquoi j'ai embarqué dans ce navire alors que je suis surtout romancier si l'on peut parler ainsi ? En 1998, lors d'une tentative de réimplantation en Acadie, j'avais été frappé par un certain nombre de phénomènes sociaux, économiques et culturels. Des images flashes qui auraient pu faire le sujet de nombreux romans, mais qui se prêtaient davantage pour moi à la poésie en raison aussi du peu de temps dont je disposais alors pour une œuvre de longue haleine : l'influence nocive du *fast food*, l'économie des régions rurales qui périclitait, la consommation à outrance où le père Noël remplaçait l'Enfant Jésus, le pillage des ressources, l'écologie dévastée, l'identité ravagée, etc. Je



ressentais ce torrent, ce feu dans *Tisons péninsulaires*, je l'exprimais avec la force de la vague dans *La mer poivre*, je le ressentais par nos racines profondes dans *La terre tressée*. Sur le plan des quatre éléments, il ne manque que l'air, qui sortira sous peu, un recueil évoquant l'amour sous toutes ses formes dans *Pas de distance entre nos cœurs*.

A. V. — Tu as pratiqué beaucoup de genres littéraires. La science-fiction entre autres...

C. Le B. — J'ai beaucoup lu dans ce domaine, y compris les grands classiques, Verne, Clark, Van Vogt, Asimov, autant le courant plus scientifique que celui s'inspirant plutôt du fantastique.

Un beau matin, je suis parti de Caraquet pour Montréal en auto. Pendant huit heures, j'ai été comme dans une transe, branché sur je ne sais quelle antenne de l'Univers. Rendu à Montréal, j'avais le synopsis d'un roman. La galaxie était contrôlée par des virus intelligents qui attaquaient l'esprit humain. Une moitié de la population avait des comportements sexuels insatiables, l'autre moitié cherchait par tous les moyens à réprimer toute forme de plaisir. Une formule parfaite pour l'extinction de la race humaine ! Comment la sauver ?

Babel ressuscité fut mon seul livre de science-fiction, un genre beaucoup plus difficile à manier qu'on ne le croit.

A. V. — Puisqu'il est question des genres littéraires, comment t'est venue l'idée du conte ? Voulais-tu renouer avec cette tradition orale qui a précédé l'éclosion littéraire tant au Québec qu'en Acadie ?

C. Le B. — Absolument. Ce fut lors de mon séjour comme écrivain en résidence au Saguenay, au printemps 2012, que j'ai écrit *Sikitoumkeg, là où la baie court à la mer*, un conte amérindien. J'ai pu rendre hommage à cette immense civilisation amérindienne qui a aussi laissé des traces dans mon ADN. Curieux que j'aie attendu si longtemps pour ce genre littéraire alors que je viens de générations de conteurs et que ce fut cette influence déterminante qui m'amena à l'écriture.

A. V. — On ne peut ignorer que tu aies été quelques années chroniqueur, métier que tu pratiquais avec la même passion que pour la fiction... Tu n'as jamais eu peur de prendre position sur des sujets parfois fort débattus.

Cette activité journalistique est partie prenante de ton statut d'écrivain que, du reste, on a souligné lorsque tu as été honoré par l'Ordre du Canada ainsi que par le prix quinquennal Antonine-Maillet-Acadie-Vie. Cette reconnaissance visait à reconnaître l'œuvre de toute une vie dans le domaine littéraire, y inclus tes activités journalistiques.

C. Le B. — Pendant plus de six ans, j'ai écrit une chronique hebdomadaire dans le quotidien *l'Acadie Nouvelle*. J'ai beaucoup aimé cette expérience et j'ai traité autant de l'actualité que de sujets variés dans tous les azimuts. Parfois des chroniques très engagées qui me permettaient de croire que je participais à la construction d'un pays autant par l'imaginaire que dans le réel. Mais il n'est pas facile, dans une société tissée serrée, d'aborder certains sujets brûlants sans provoquer des remous !

A. V. — Tu as été un phare pour l'Acadie et je t'en félicite.